

VÊTEMENTS ET COSTUMES

1920-1950

Des coutumes, des règles de morale et de savoir-vivre jouent un rôle dans la façon dont les hommes se sont habillés de tous temps.

L'histoire du vêtement n'est pas celle de la mode, et elle ne peut se réduire non plus au recensement des pièces de l'habillement, époque par époque, pas plus qu'à l'histoire des techniques de fabrication et de commercialisation des tissus.

1920-1950 : 1920 est une date charnière ; la guerre de 1914-1918 a apporté des bouleversements techniques, économiques, sociaux et culturels qui vont influencer sur la manière de s'habiller.

Après la période de pénurie de la guerre de 1939-1945, 1950 sera une autre date-charnière, départ d'une autre révolution dans l'habillement : la venue des textiles artificiels.



Mariage en 1925

Photo: Albert GUÉRIN, collection Pierre GUÉRIN

Mots-clés :

bas- chapeau - chaussettes - chaussures - coiffure - costume - habit - mode –
publicité – tissu - travail- vêtement -vie (mode de).

SOMMAIRE

S'habiller...	3
Ouvrières de 1936	4
Vêtements de travail des ouvriers	5
Le costume, marqueur social	6
Les sous-vêtements féminins	7
Des chaussettes...	9
Des chapeaux...	10
Se faire couper les cheveux	11
Costume des écoliers	12
Costume des écolières	13
Galoches et chaussures	14
Suivre la mode ?	15
Tableau : approche systémique	16

Témoignages de :

- *Louissette BOCKSTAL née en 1918*

- *Robert BOCKSTAL né en 1911*

recueillis à Givet (Ardennes) par André ROYAUX et Pierre GUÉRIN ;

- *Germaine G. OLSON née en 1908*

recueillis à Romilly-sur-Seine (Aube) par Pierre GUÉRIN ;

- *Jeanne MOREL née en 1912*

- *Jean-Louis SAUVAGE né en 1925*

- *Yvon CHALARD né en 1924*

recueillis à Noailles (Corrèze) par Paul BOUYGUES et sa classe ;

- *Maria BOURGEOLET née en 1907*

recueillis à Alençon (Orne) par Pierre LEGOT

- *Yvonne DAMEZ née en 1907*

recueillis à Pont-sur-Ambre (Nord) par Marie THOMAS,
Malou FRABOULET, Andrée TURPIN ;

- *Henriette CONDAMINE née en 1908*

recueillis à Babeau-Bouldoux (Hérault) par Malou et Jean FRABOULET,
Denise POISSON, Yvonne PENDAS.

Collaborateurs: Jocelyne PIED, Renée et Robert DUPUY, Marcelle DRILLIEN, Alexandre TURPIN, Lucile et Maurice LEBOUTET, Jean-Pierre JAUBERT, Madeleine GENESTIER.

Coordination: Pierre GUÉRIN, Gilbert PARIS.

Documentation recueillie grâce aux collections particulières de Louissette et Robert BOCKSTAL, Pierre GUERIN, Marie-Louise TRONC, Denise et Paul POISSON, Rose GLEIZES, Odette et Maurice PAULHIES, la revue de la Société des amateurs de folklore et arts champenois et le musée de la Bonneterie de Troyes.

1920 est une date charnière : la guerre de 1914-1918 a apporté des bouleversements techniques, économiques, sociaux et culturels qui vont influencer sur la manière de s'habiller.

L'histoire du vêtement n'est pas celle de la mode, et elle ne peut se réduire non plus au recensement des pièces de l'habillement, époque par époque, pas plus qu'à l'histoire des techniques de fabrication et de commercialisation des tissus. Des coutumes, des règles de morale et de savoir-vivre jouent aussi un rôle dans la façon dont les hommes se sont habillés de tous temps.

S'HABILLER...

Pourquoi ?

Se protéger des intempéries, rechercher le bien-être, le confort, se parer, s'embellir, se distinguer des autres, ou ne pas se faire remarquer parmi les autres, cacher son corps, éveiller la curiosité...

Avec quoi ?

Des produits tissés ou tricotés (mailles) provenant de fibres textiles végétales et animales du milieu de vie (laine, chanvre, lin, sabots de bois, cuir...), de produits industriels (soieries, lainages, colonnades, tissus synthétiques industriels divers)...

Pour quelles activités ?

Travailler : à la campagne, à l'usine, sur mer, au bureau; pour des contacts sociaux : offices religieux, cérémonies diverses, fêtes familiales, marchés, foires, voyages, sports...

En fonction de quoi ?

D'impératifs climatiques ; d'impératifs culturels ; traditions, religion, mode ; des possibilités de communication: voyages, publicité, médias...

Fabrication. Vente

Confection à la maison, confection sur mesure (tailleurs, couturières), confection industrielle (prêt-à-porter), divers types de vente (magasin, correspondance...).

1920.1950 : c'est une nouvelle époque de développement des fabrications textiles (tissus, bonneterie) et de confection (le prêt-à-porter).

C'est 1925, les « années folles » et une révolution dans le vêtement féminin.

La presse et la publicité commencent à atteindre une plus grande couche de population et vulgarisent des modèles culturels nouveaux.

Nous allons les découvrir à travers cette nouvelle série de témoignages recueillis dans diverses classes sociales tant à la ville qu'à la campagne.

Après la période de pénurie de la guerre de 1939-1945, 1950 sera une autre date-charnière, départ d'une autre révolution dans l'habillement : **la venue des textiles artificiels (rayonne. fibranne) et synthétiques (nylon et autres fibres).**

Ouvrières de 1936

- Vers 1936. lorsque les femmes allaient travailler. comment étaient-elles habillées ?

- L'hiver, on mettait un manteau puisqu'il faisait très froid, des écharpes, quelque chose sur la tête, un foulard, des bas comme tout le monde, mais l'été, par contre, on allait travailler en blouse, une blouse qui était amidonnée.

- Ces blouses. c'étaient des blouses de travail ?

- Ah! non, non, c'étaient des blouses à nous, c'était pas encore venu le temps où les usines distribuaient des blouses de travail. Et puis aux pieds, moi, j'avais des « *midinettes* ». C'est un genre de sabot; certaines avaient un derrière, d'autres n'en avaient pas. C'était verni noir avec des petites bordures rouges. Il y en avait qui mettaient des chaussures, d'autres qui avaient déjà des sandalettes.

Évidemment, les employées, elles, venaient en corsage, en jupe. Par contre, on leur fournissait des blouses blanches ou des blouses bleues, ça dépendait où elles se trouvaient; et les contremaîtres avaient déjà des blouses grises.

Lorsque j'ai quitté la vallée ouvrière de la Meuse pour me rendre à Elbeuf, à côté de Rouen, moi, j'ai été stupéfaite en arrivant de voir les gens habillés en costume, en corsage, les belles chaussures, le chapeau, le sac à main pour se rendre à leur travail. On ne voyait pas la différence entre l'employée et l'ouvrière, là.

* * *

On allait travailler en blouse

La blouse a été, de 1920 à 1950 au moins, un vêtement de travail de la femme, que celle-ci s'occupe de son ménage, fasse celui des autres, qu'elle s'active aux champs ou à l'usine. La variété des couleurs, des impressions, des coupes apportait une certaine fantaisie.

Elle était amidonnée

Après le lavage, avant de la repasser, l'ouvrière avait humecté la blouse avec de l'eau chaude dans laquelle elle avait délayé de l'amidon. Quand il est imprégné de cet apprêt et repassé, un tissu même léger a une bonne tenue, comparable à celle d'un tissu de meilleure qualité.

Blouses blanches, bleues, grises

Dans certaines usines, la couleur de la blouse indiquait quel poste de responsabilité occupait celui ou celle qui la portait.

Ouvrières et employées

L'ouvrière jalousait souvent l'employée « assise à son bureau ». Celle-ci pensait avoir un rang social supérieur qui se marquait par une différence dans le costume.

A Elbeuf, j'ai été stupéfaite

Elbeuf est une ville normande réputée pour ses productions de drap de qualité. L'étonnement de Mme Bockstal montre qu'à la même époque, en France, comportements, habitudes, niveaux de vie étaient différents d'une région à l'autre ; l'habillement en était l'expression.



Dans l'atelier de bobinage d'une usine de bonneterie de Troyes en 1922

Vêtements de travail des ouvriers

- Est-ce que « les bleus » de travail existaient ?

- Oh oui ! les bleus, ça existait, moi je les ai toujours vus ; pour protéger les vêtements de dessous, je pense bien oui, oui...

- Il y en avait qui étaient noirs.

- Oui, il y en avait qui étaient noirs. Mon père en portait toujours des noirs, il n'avait jamais voulu des bleus. Et mon pauvre mari aussi.

- A ce moment-là, nous, on se rendait à notre travail en habit de travail, par exemple un bleu. Moi, je travaillais dans une usine de mécanique, je portais avec mon bleu...

- Et à la maison ?

- Et à la maison, je me changeais et je mettais un costume de ville, modeste enfin, mais je me mettais en costume de ville. Depuis 1936, en principe, le costume de l'homme n'a pas évolué beaucoup; certes, peut-être un peu plus élégant, un peu plus sobre, mais le costume de l'homme n'a pas évolué jusqu'à l'heure actuelle.

Habituellement, je portais ma casquette. Pour sortir, pour aller au bal principalement, aller faire une partie de cartes.

C'était dans les mœurs : pour l'ouvrier, c'était la casquette... La « def » qu'on appelait ça !...

* * *

La photo a été prise en 1922 à Troyes dans une usine de fabrication de bas.

Les bonnetiers sont devant leur métier .

Le vêtement de travail est constitué :

- soit d'un pantalon et d'une veste séparés,
- soit d'une salopette qui est un pantalon avec plastron et bretelles,
- soit d'une combinaison qui est un ensemble d'une seule pièce qui protège tout le corps, bras et jambes comprises.

En effet, pour travailler auprès de certaines machines qui ont des pièces en mouvement, il faut éviter les pans de vêtements qui flottent.

Les toiles utilisées sont très solides et le plus souvent bleues, parfois noires. Actuellement, les entreprises qui fournissent les vêtements de travail à leurs employés choisissent une couleur particulière. Cet « uniforme » est en plus marqué du sigle de l'entreprise.

Vous avez pu remarquer, actuellement, les combinaisons vertes des jardiniers, bleues des mécaniciens, rouges ou oranges des éboueurs, etc.

A la maison, je me changeais

De nos jours, l'ouvrier va à son travail et en revient en costume de ville. Il se change à l'usine ou sur le chantier où il dispose de vestiaires et de lavabos.

La casquette

Elle a été pendant très longtemps la coiffure populaire la plus répandue. Les conscrits de Givet des années 1930 en portaient tous.



Dans une usine de fabrication de bas 1922



Conscrits de Givet 1930.

Le costume, marqueur social

- C'était à la sortie de la messe, le dimanche, qu'on pouvait se rendre compte de la différence de classe sociale, parce que, évidemment, les ouvriers allaient à la messe avec une petite robe de coton ou une petite veste, quelquefois un gilet. Alors, dans mon pays, il y avait pas mal de familles aisées, et alors ces gens-là venaient l'hiver avec un renard sur un costume noir, avec la capeline, avec les gants, le sac. Elles étaient élégantes, les messieurs aussi; il y en a même qui avaient le melon. Il y avait un écart vraiment net entre le riche et le pauvre en ce temps-là, dans ces pays-ci.

Et pour les mariages, c'était pareil. Chez l'ouvrier, la majeure partie des mariages se faisaient à 5 h 1/2. On était habillé bien souvent en noir encore, oui en noir; d'ailleurs, ma robe de mariée, c'était une robe noire. Et alors, les mariages des gens très aisés, c'étaient des grands mariages en blanc. Pour nous, c'était une curiosité: on allait se régaler les yeux à regarder la mariée, à regarder le marié et tout le défilé qu'il y avait derrière. Pour nous, ça sortait de l'ordinaire.



Mariés - 1925



Garçons et demoiselles d'honneur - 1925

* * *

Sortie de la messe du dimanche

Assister à la messe dominicale avait un caractère obligatoire pour tous ceux qui pratiquaient la religion catholique.

A cette occasion, on s'habillait différemment des jours de semaine. Ces pratiquants représentaient, dans beaucoup de villages et de bourgs, une grande partie de la population. Ainsi, toutes les classes sociales se rencontraient, même si elles ne se parlaient pas toujours.



Un renard : c'est une fourrure faite avec la peau de l'animal, queue, pattes, museau compris. Elle se portait sur les épaules comme un col de fourrure très ample (voir photos chapitre « chapeaux »).

Capeline : c'est un chapeau féminin à large bord.

Melon : c'est un chapeau masculin en feutre rigide (vous pouvez en remarquer sur les photos). Il doit son nom à sa forme arrondie et bombée.

Le mariage-spectacle

Ce qui faisait le spectacle d'un mariage de gens aisés, c'étaient non seulement les toilettes des mariés, mais également celles de tous les invités, demoiselles et garçons d'honneur, parents, amis qui défilaient à travers tout le village ou le quartier.

Mariés - 1936

Les sous-vêtements féminins



Publicité - 1926

- Les femmes avaient des sous-vêtements ?

- Oui, c'étaient des chemises de percale qui étaient faites soit à la main, soit à la machine, avec une petite dentelle et des bretelles, c'était la mode comme cela. Alors, on avait la chemise « Empire » avec des bretelles et « demi-Empire » qui était montante dans le dos. On mettait des pantalons avec des petits festons.

- C'étaient des culottes ouvertes, c'est sûr, quand j'étais jeune, parce que j'ai soixante-quinze ans, alors quand j'avais dix ans !...

- Moi, j'ai connu plus tard la « culotte-bateau », en jersey tricoté, oui des « culottes-bateau ».

- Beaucoup de femmes n'avaient pas encore de soutien-gorge. On portait des cache-corset. Quand le jersey est arrivé sur le marché, le jersey était souple, on pouvait faire des soutiens-gorge, des culottes, des slips qu'on ne pouvait pas faire avant puisqu'on ne pouvait pas bénéficier de l'élasticité du tissu.

- Moi, je n'ai pas connu la période des cache-corset. Ce n'est qu'après la guerre de 1940 que j'ai connu l'évolution de tous ces petits soutiens-gorge là.

Et puis, on avait des combinaisons qui étaient faites en tissu, avec le bas froncé et avec de la dentelle anglaise, de la broderie anglaise.

* * *

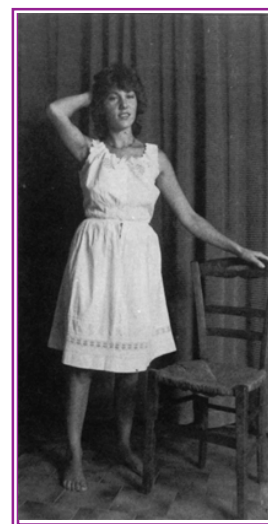


Culotte ouverte

Le port des sous-vêtements féminins s'est généralisé au cours de cette période, mais selon leur âge et leur classe sociale, les femmes n'ont pas immédiatement changé leurs habitudes.

En 1925, par exemple, on pouvait trouver encore des culottes de toile, à jambes, ouvertes ou fermées, comme au début du siècle. Elles étaient attachées au corset par des boutons ou maintenues par un cordonnet qui faisait le tour de la taille (voir photos).

C'est l'utilisation de tissu tricoté et d'élastiques capables de résister à des lavages à l'eau chaude qui ont fait le succès de la « culotte-bateau » (du nom de la marque « Petit Bateau » lancée par une usine de Troyes). Elle est sans jambes et plus enveloppante que le slip venu d'Angleterre (to slip veut dire « glisser »).



La combinaison : ce mot désignait à l'origine l'ensemble de deux pièces : cache-corset et jupon (voir photo). La généralisation des soutiens-gorge et des culottes tenues à la taille par un élastique transformera la combinaison en un vêtement d'une seule pièce en pilou (coton pelucheux) [voir photo].

La percale : c'est un tissu de coton fin et serré.

Le jersey : c'est un tissu tricoté. Ses mailles sont toujours semblables sur une même face. Un tricot est constitué d'un seul fil qui devient tissu grâce à des mailles en boucles. C'est ce qui lui donne sa souplesse et son élasticité.

La combinaison en deux pièces (à gauche) : cache-corset et jupon en shirting (coton robuste, ancêtre de la combinaison une pièce.

- *Quels bas portaient les femmes ?*

- Les premiers bas qui sont sortis, ça a été des bas de soie naturelle. Alors là, c'était pas encore fait pour l'ouvrier. On portait des bas de coton et des bas de laine, l'hiver. Beaucoup la socquette, l'été. Je me souviens de ma première paire de bas de soie, des petits bas à trous, le bas résille. C'était vers 1933-34, un peu avant de me marier.

C'était plus fragile que les bas de maintenant : une fois qu'ils étaient filés, il n'y avait pas de machine Vitos pour les raccommoder, c'était fichu... C'étaient des bas fragiles, mais c'était beau !

- On se serait fait remarquer si on était sorties les jambes nues. Mes parents n'auraient pas voulu qu'on dise de moi :

« - *Eh bien, dis donc, elle est nu-jambes, elle !* » Déjà les cheveux coupés, c'était mal porté, les nu-jambes, alors c'était encore autre chose, hein. Fallait encore pas s'habiller trop court... En campagne, on était quand même plus exigeant, il y avait surtout des normes à respecter, oui.

* * *

Bas de fil noir

Bas de fil blanc



La bonneterie

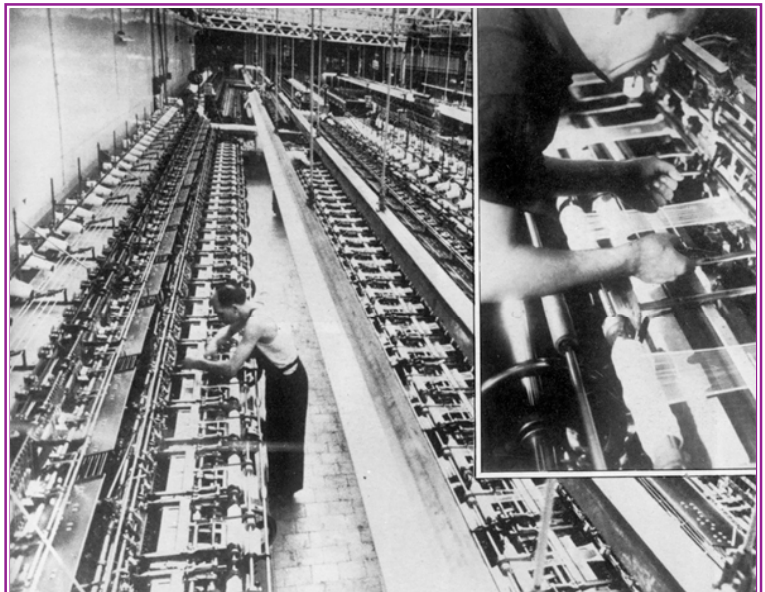
Industrie qui s'est développée au cours du XIXe siècle, particulièrement à Troyes, pour fabriquer des textiles à mailles: bas, chaussettes, tissus. Elle doit son nom à la fabrication des bonnets tricotés depuis le XVe siècle.

Le tricotage mécanique a permis l'industrialisation de la fabrication de bas et de chaussettes de coton et de fil de lin. Le bas de soie naturelle, réservé aux classes aisées, s'est développé considérablement après 1920 et le rêve de toute jeune fille des classes populaires était d'en posséder malgré leur fragilité.

La machine Vitos a été inventée par Vitoux, usine de Troyes. Elle permettait de refaire les mailles d'un bas quand elles avaient filé.

Des normes à respecter

Le mot « normes » fait penser à des lois, des principes, des règles. En ce qui concerne les vêtements, il s'agit d'exigences imposées par la vie en société à une certaine époque. Pour que l'image de soi reste conforme à ce que la tradition et la morale exigent à cette période, la femme devait, par exemple, avoir un chapeau (elle devait rentrer couverte à l'église), ne pas montrer ses genoux, ne pas être nu-jambes. Des intérêts économiques poussaient à la stabilité, (fabricants de chapeaux, de bas - voir publicité). L'aisance dans l'utilisation, la facilité d'entretien, la solidité facilitaient les changements ainsi que d'autres intérêts (exemple: les fabricants de nouveaux textiles).



Métier Cotton « à longs »



Des chaussettes...

- A dix ans, j'ai commencé à mettre des mi-bas, des chaussettes, parce que j'avais été à Paris, et à Paris, les enfants portaient déjà des chaussettes, c'était la mode. Quand je suis arrivée à Mézières avec mes chaussettes, tous les gens me disaient : « *Tu verras que tu auras des douleurs, on voit tes genoux l'hiver !* » Et je n'ai pas de douleurs dans les genoux... jusqu'à présent !...

Des chaussettes cachou qu'on raccommodait... raccommodait...

Parce que quand c'était percé, il y avait du travail à faire ! Dur à laver aussi ! On n'achetait pas des chaussettes tous les jours parce que ça coûtait cher. Pendant la guerre, c'était la fibranne et puis à présent, c'est du nylon et tout ça, bien sûr, on ne raccommode plus comme on raccommodait.

- Les hommes portaient des chaussettes de fil et de « *coton cachou* » ; et qu'on reprisait, et qu'on reprisait !...

- A ce moment-là, personne n'aurait jeté quelque chose qui ne servait plus, il fallait aller jusqu'au bout de ses affaires ! On ne restait pas nu-jambes pour autant, mais seulement, on lavait les bas et quelquefois, même, on les retirait, on les lavait pour les remettre le lendemain ; ça arrivait souvent ça.

* * *

La socquette : *c'est une chaussette qui monte à la cheville. Suivant que la jambe est plus ou moins couverte, on parle de socquettes, de chaussettes, de mi-bas, de bas, de collants.*

Métiers à chaussettes : *ils sont dit « circulaires » c'est-à-dire qu'ils fabriquent le tissu tricoté sous forme de cylindre et que les augmentations ou diminutions de mailles nécessaires pour donner la forme du pied et de la jambe sont faites automatiquement. Ce type de métier a permis, pendant un demi-siècle, le développement de centaines d'ateliers familiaux et de petites usines dans le département de l'Aube. Ils sont aujourd'hui disparus.*

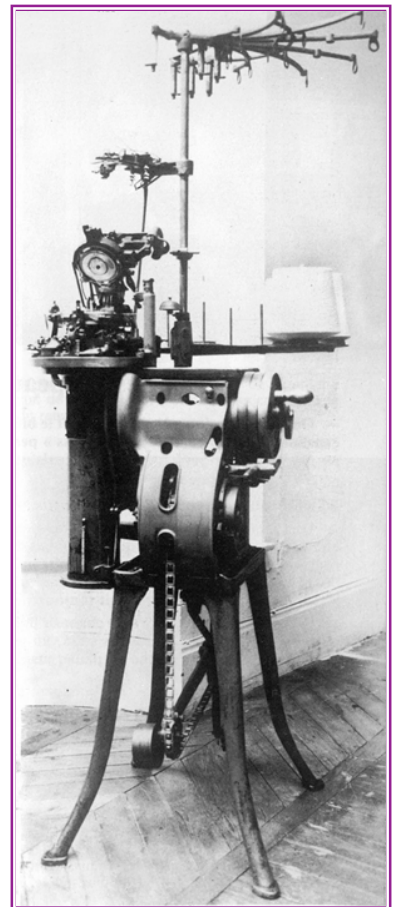
La chaussette cachou : *la chaussette d'homme de coton cachou était célèbre parmi les travailleurs pour sa solidité. Le cachou est une teinture d'un brun rouge extraite du bois d'un acacia.*

La guerre : *il s'agit de 1939-1945,*

La fibranne : *un fil est constitué de fibres artificielles courtes ; c'est la torsion qui maintient ensemble ces fibres. Ce textile s'est développé pendant la guerre, période de pénurie de coton.*

Le nylon : *ce sont des fibres synthétiques issues de la chimie du pétrole. Elles sont très résistantes à l'usure. Sa fabrication a commencé en 1938. On a créé depuis d'autres fibres synthétiques, elles sont mentionnées sur les étiquettes des vêtements: polyamide, polyester, acrylique, etc.*

Raccommoder : *la corvée des chaussettes à repriser a presque disparu avec l'utilisation de fibres textiles nouvelles seules ou associées à du lin, du coton ou de la laine.*



Métier circulaire à chaussettes

Des chapeaux...

- On portait toujours le chapeau, soit le bibi, soit le chapeau breton, soit la capeline. On a porté le chapeau « miss » pendant un moment aussi ; c'était un peu comme le panama d'homme mais qui baissait devant et qui relevait derrière.

- *Et quand vous étiez jeune fille, portiez-vous également un chapeau ?*

- Quand j'étais jeune fille, oui. Ils faisaient à ce moment-là des chapeaux en paille d'Italie, et puis dessus, on mettait des petites fanfreluches en feutre rouge ou bleu, ils faisaient des petites fleurs avec; on portait ces chapeaux-là. Et on étrennait toujours un chapeau à Pâques, parce que, même chez l'ouvrier, à Pâques, on étrennait toujours quelque chose de neuf.

- L'ouvrier aussi, il a porté le chapeau par la suite, après la casquette : le chapeau de feutre, un peu après 1936, un peu après, oui. Par contre, moi, avant 36, j'ai eu un chapeau de paille, mais teinté, et j'ai porté un canotier étant jeune.



1942

* * *

Porter un chapeau

[L'importance du chapeau] subsistait encore après 1920 : on devait porter un chapeau. La variété des chapeaux masculins et surtout féminins était très grande. Certains caractérisent une époque, un milieu social, d'autres accompagnaient simplement une mode, par exemple, le chapeau cloche.

Chapeau de paille d'homme

Il y avait le canotier, à fond plat, rendu célèbre par le chanteur Maurice Chevalier et le panama ainsi nommé car il était plus souple, et fait en feuille de latanier, sorte de palmier.



*Les chapeaux de
Louisette Bockstal de
1935 à 1943.*

*On remarque aussi le
port du renard.*



Se faire couper les cheveux

- A quelle époque les femmes ont-elles commencé à se faire couper les cheveux ?

- Moi, j'étais mariée... peut être en 30 ou 31, comme ça. J'étais mère de famille quand j'ai eu les cheveux coupés... parce que ça ne plaisait pas tellement à mon mari ! C'était pas tellement bien porté !

- Étant gamine, je me souviens que tous les dimanches, on prenait du papier de journal et on me faisait des papillottes. Et le lendemain, ma grand-mère, qui avait un petit fer à friser, le chauffait et resserrait ces papillottes. Quand elles étaient chauffées, elle me les défaisait et on me faisait des anglaises pour aller à la messe. On n'avait pas les cheveux coupés.

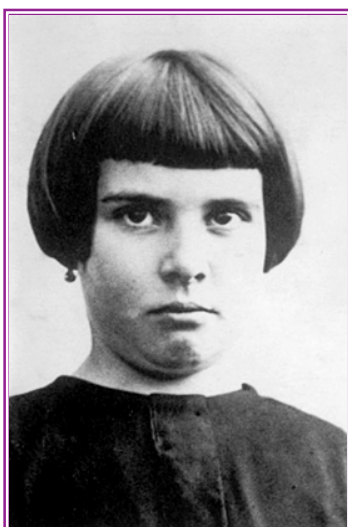
J'avais une sœur qui était plus âgée que moi, et comme à ce moment-là c'était la mode « à la garçonne », on est allées chez le coiffeur toutes les deux.

Le coiffeur lui a demandé comment elle voulait qu'on lui coupe les cheveux, hé bien, elle a dit « A la mode ! ». Elle est revenue avec les cheveux coupés comme un homme.

Moi, encore, on me les avait coupés soi-disant à la Jeanne d'Arc, c'est-à-dire en dessous des oreilles... Alors, on est revenues toutes les deux comme ça, fières d'avoir les cheveux coupés, d'être à la mode et puis, on a ramassé une trempe en rentrant !



1930. En milieu ouvrier les femmes ont coupé leurs cheveux à la mode



coiffure
« à la Jeanne d'Arc »

* * *

Se faire couper les cheveux

Dans tous les témoignages que nous avons recueillis, à la ville comme à la campagne, la première coupe de cheveux de la femme a été très fortement ressentie. Elle a été un des

symboles de l'affirmation de la femme à l'égalité des sexes.

C'était la mode, à ce moment-là, « à la garçonne »

« La garçonne » c'est d'abord le titre d'un roman de Victor Margueritte, publié en 1922, et qui décrit la vie quotidienne d'une femme émancipée. Ce nom de « garçonne » a été associé à la mode qui s'est imposée autour de 1925 pendant « les années folles ». « C'est l'époque nègre, l'époque du jazz, celle de la robe chemise, des nuques tondues, du cubisme apprivoisé. » A. Fraigneau

« Telle est bien la nouvelle tenue : une tunique ouverte au cou et aux bras, arrêtée un peu au-dessus du genou, toute absence de taille, une chevelure coupée très court, enfin, une calotte sur cette tête de « sans sexe », coiffure profonde, sans bords ni rubans, vraie cloche enfoncée sur les yeux. » A. Conte



Coiffure avec anglaises

Costume des écoliers



1925 - Les écoliers

- Comment étaient les costumes des enfants ?

- Les costumes ? Il y avait une veste, des pantalons courts pour les garçons, aux genoux, des chaussettes qui s'attachaient avec des élastiques.

Les petites filles portaient des jupes qui descendaient au-dessous du genou, et des pull-overs.

- Comme vous pouvez le constater, les tabliers ont complètement disparu des classes, alors, quelle était leur raison d'être avant ?

- Mais, c'était pour économiser ce qui venait dessous, ça protégeait ! Si on se salissait, on ne salissait pas les vêtements du dessous, tout simplement. Et même quand on allait garder le soir (au retour de l'école on allait garder les bêtes), on nous faisait mettre un vieux tablier. Oui, c'est qu'il fallait compter avec l'économie.

- Ah! les tabliers ! Moi, c'était ma hantise parce que le tablier, ça pardonnait pas... On aimait beaucoup s'amuser dans l'eau, alors il y avait de la boue, et évidemment, on salissait le tablier... Alors, quand on rentrait à la maison, si, le tablier était sole, trop sale, parce qu'il se salissait bien toujours un peu, alors là, on se faisait « passer la semaine » !...

- Est-ce que les enfants avaient des sous-vêtements ?

- A ma connaissance, non, on n'avait pas de caleçon, on mettait directement le pantalon comme ça ; le pantalon court, naturellement, avec les jambes qui descendaient jusqu'aux genoux, à cette époque-là.

* * *

Le tablier

Il habillait tous les enfants de France. Il ne faut pas oublier que, à cette époque, les allocations familiales n'existaient pas; les familles nombreuses avaient encore des difficultés à nourrir et à habiller leurs enfants. La protection des pantalons, des chemises, des pull-overs était essentielle car les dépenses en habits représentaient une part importante du budget familial.

Les sous-vêtements pour enfants

Maillots de corps, slips étaient encore considérés comme un luxe dans la classe populaire. Ces pièces de vêtements fabriquées en tissus tricotés mécaniquement ont pu être portées par le plus grand nombre, après 1950, grâce à la fabrication en grande série par l'industrie de la bonneterie.

Le pourcentage des fibres naturelles (coton) a diminué, mais les quantités utilisées sont quand même en augmentation

Costume des écolières

- Le corset n'était pas agréable à porter parce que c'était une coutume, et puis, je ne vois pas en réalité ce que ça pouvait maintenir quand on était gosse. C'étaient des petits corsets souples, quand même pas avec des grosses baleines, il faut l'admettre, mais quand je ne voulais pas le mettre, ma grand-mère me disait : « Il faut que tu le mettes, ça te tiendra chaud ! »

- On faisait des combinaisons en molleton. Mais alors, ça collait aux bas puisque les bas, c'était de la laine; c'était ça qui était embêtant, il fallait souvent tirer dessus pour les remettre en place !

Je me souviens même que, à ce moment-là, on me faisait des culottes dans les jupons de ma grand-mère... Et alors... le lundi, lorsqu'on allait à l'école, il fallait toujours passer la revue pour voir si on était propre, si on n'avait pas de poux, etc.



Écolières en ville à Nantes - 1928

La maîtresse d'école regardait dans nos cheveux, regardait les hauts des chemises et on était forcé de soulever sa jupe pour faire voir sa culotte, si la culotte avait été changée, si elle était propre. Alors, bien sûr, les camarades qui allaient à l'école et qui commençaient à mettre des culottes-bateau, évidemment, elles venaient voir mes culottes parce que, pour elles, c'était extraordinaire... Si bien qu'aux récréations, elles levaient toujours mes jupes un peu pour voir ma culotte et elles se moquaient de moi... Alors moi, je pleurais, je n'étais pas contente !

* * *

Un corset pour les fillettes

Le port du corset était une survivance des habitudes prises par les mères, mais n'oublions pas que, même devenu gaine, le corset restait encore nécessaire dans les années 1920 pour tenir la culotte et les bas.

Une culotte dans le jupon de ma grand-mère

Les culottes Petit Bateau coûtaient assez cher et tous les enfants ne pouvaient en porter. L'utilisation pour les enfants des vêtements usagés des adultes était courante : la grand-mère de Louissette Boskstal qui élevait sa petite fille devait économiser .

La revue du lundi

Tout d'abord, pensez bien que les salles d'eau n'existaient que dans les maisons bourgeoises des villes. Elles étaient considérées comme un luxe. Les soins corporels journaliers étaient très sommaires.

Les enseignants de la IIIe République ont appris à leurs élèves les règles élémentaires de l'hygiène et de la propreté. Chaque jour, ils vérifiaient les parties découvertes du corps: mains, figures, genoux.

Le lundi, la visite de propreté pouvait être plus complète puisque le dimanche était souvent le jour de grande toilette et du changement des vêtements directement en contact avec la peau: chemise, culotte, chaussettes ou bas. Tous les élèves de cette époque ne gardent pas un bon souvenir de ces visites de propreté.

Galoches et chaussures

- Je me rappelle qu'étant gamine, on ne portait pas de chaussures basses, tout le monde mettait des bottines avec des lacets en cuir jaune, jaune clair.

Mais pour aller à l'école, l'ouvrier, c'était la galoche... La tige était bien, elle, un peu souple, mais alors la semelle! On ne pouvait pas plier les pieds.

Pour courir, c'était pareil, c'était raide en dessous et puis alors, on faisait un bruit infernal avec ça !

J'ai eu ma première paire de chaussures à bride, vernies, noires, basses, quand j'ai confirmé; c'était en 1927 peut-être, quelque chose comme ça.



- Est-ce que vous aviez des manteaux ?

- L'hiver, on avait une pèlerine en laine, en général bleu foncé, avec un capuchon. Et s'il neigeait, ou bien s'il faisait vraiment froid aux oreilles, à cause des engelures, on rabattait le capuchon sur la tête pour se préserver du froid.

* * *

Les pèlerines

Les galoches

Posséder une bonne paire de chaussures a été pendant longtemps le désir de bien de hommes. Les seules matières utilisables étaient, comme au début du siècle, le cuir, matériau cher, et le bois.

Le sabot était encore en usage pour les enfants dans bien des campagnes.

La galoche, à tige de cuir et à semelle de bois, était un progrès et vous pouvez les remarquer aux pieds de ces fillettes et de ces garçons. Les routes n'étaient pas asphaltées et il fallait compter avec la boue. Les galoches étaient tout indiquées malgré les inconvénients d'une semelle rigide. Elles furent également très utilisées au cours de la guerre 1939-1945, période de pénurie de matières premières.

Ces fillettes de Nantes, elles, ont des chaussures à bride, vernies, noires, semblables à celles que décrit Louissette Bockstal.



La pèlerine

Ce fut aussi le manteau typique de l'écolier de cette époque. Elle protégeait à la fois du froid et de la pluie.

Les engelures

Ce sont des lésions de la peau dues au froid. Elles provoquent une enflure douloureuse et rouge ou des crevasses. Elles atteignent surtout les mains, les pieds, le nez, les oreilles.

Suivre la mode ?

- Est-ce que vous suiviez fidèlement la mode ?

- On suivait la mode. Par exemple, on avait grandi: il y avait besoin de changer un vêtement, évidemment, on l'achetait à la mode de ce temps-là. Mais autrement, on n'aurait pas laissé quelque chose qu'on pouvait mettre pour se remettre à la mode, du moins chet l'ouvrier, parce qu'on ne pouvait pas se le permettre, c'était pas possible.



A Saint-Pons (Hérault) – 1925

- Et les enfants de milieu bourgeois, comment étaient-ils habillés ?

- Les enfants du milieu bourgeois, ils étaient quand même habillés mieux que nous, le dimanche pour aller à la messe surtout. S'il y avait une mode de sortie, hé bien, eux, ils laissaient ce qu'ils avaient pour être à la mode.

- Quel jugement portez-vous sur les textiles actuels ?

- Pratiques ! il n'y a pas de repassage, faciles à laver, sitôt que c'est lavé on le met à sécher, rapidement... On peut mettre une robe un quart d'heure après, tandis que dans le temps on ne l'aurait pas fait. Je crois que toutes les femmes de mon âge en sont partisanses ; ce sont des tissus bien pratiques.



la mode féminine
Publicités – 1928
la mode masculine à Paris.

* * *

Suivre la mode

La mode influence toujours la confection.

Les achats de nouveaux vêtements dans les milieux peu aisés, même s'ils étaient réduits au strict nécessaire étaient influencés par la mode.

Vous pouvez voir les différences qui existent encore à cette époque entre l'habillement quotidien d'une famille de Saint-Pons en 1925 et l'image de la femme et de l'homme diffusée dans une revue comme L'Illustration en 1928.



APPROCHE SYSTÉMIQUE : tableau des relations
Entre les principaux facteurs qui modifient notre habillement.

